



Pour une politique des émotions - Le bilan

Alain Faure, Emmanuel Negrier

► To cite this version:

Alain Faure, Emmanuel Negrier. Pour une politique des émotions - Le bilan. 13ème Congrès international de l'Association Française de Science Politique, AFSP, Jun 2015, Aix en Provence, France. halshs-01249874

HAL Id: halshs-01249874

<https://shs.hal.science/halshs-01249874>

Submitted on 4 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ST 8

Pour une politique des émotions Toward a Politics of Emotions

Responsables

Alain FAURE (UMR Pacte, IEP Grenoble)
Emmanuel NEGRIER (UMR Cepel, Université de Montpellier)

La section 8 du 13ème Congrès de l'Association française de science politique (juin 2015 - Aix en Provence) a été consacrée à la place des émotions dans la politique. Légèrement dépassés par le succès initial de l'appel à communication (plus de cinquante réponses), ses initiateurs Alain Faure et Emmanuel Négrier ont sélectionné 25 textes en optant pour une organisation des débats en quatre séquences : d'abord trois temps de discussion thématiques, animés à chaque fois par deux lecteurs critiques (Christian Le Bart & Sophie Wahnich pour les mobilisations; Crystal Cordel & Christophe Traini pour l'action publique; Philippe Braud & Florence Delmotte pour le leadership), ensuite une table ronde réunissant huit « grands témoins » dans une perspective interdisciplinaire (Philippe Braud, Crystal Cordell, Florence Delmotte, George Marcus, Jean-Louis Marie, Christophe Traini, Yves Schemeil & Sophie Wahnich). La principale difficulté de l'exercice concernait le *timing* particulièrement serré des échanges et les temps de parole réduits accordés aux communicants. Ces derniers n'ont en effet pas présenté leur texte en tribune. Un carnet de recherche a été dédié à la rencontre EMOPOL dans lequel toutes les communications ont été mises en ligne fin avril (rubrique Programme). Il a été décidé de proposer un résumé des communications sur un mode *commando* en ouverture des trois séquences (90 secondes par texte...) puis de donner la parole aux lecteurs critiques et d'ouvrir l'échange avec la salle (sachant que presque tous les communicants étaient présents).

À l'heure du bilan, on retiendra que la mission de faire discuter ensemble 40 spécialistes sur 6 heures de rencontre relève de la gageure. Pour autant, l'objectif initial consistant à susciter des *boîtes de dialogue* a plutôt bien fonctionné. La question des émotions en politique constitue un objet et un champ de recherche assez mal balisés et pour le moins controversés. La section a permis de poser les jalons d'une scène intellectuelle ouverte sur des terrains parfois inédits en science politique tout en montrant les interactions possibles entre différentes sensibilités analytiques. Afin d'en présenter très brièvement les grandes lignes, cette synthèse procède par un bref récit chronologique en cinq saynètes. Pour revenir à l'ambiance studieuse mais souvent riieuse des débats, n'hésitez pas à consulter le web : la rencontre a été retransmise en *streaming* et il reste une double trace de ces images sur Youtube 23/06/2015 ; 24/06/2015).

Comme vous le constaterez, l'option vidéo était expérimentale : d'une part, il manque dans les deux vidéos l'intervention d'ouverture (l'émotion sans doute au moment de cliquer sur le bouton « enregistrer »), d'autre part l'image et le son sont de mauvaise qualité, avec notamment quelques contrejours éblouissants pour les interventions de la salle. Malgré tout, c'est un matériau précieux sur un temps de recherche vécu, de l'avis de tous, avec beaucoup de chaleur et de passion... Nous évoquerons en guise de conclusion quelques pistes prolonger cette dynamique collective dans les mois qui viennent.

1. Préliminaires : l'envers du décor et les larmes du pouvoir

Le lancement des débats a eu lieu en images, en deux temps.

D'abord la veille au soir, dans l'amphi Bruno Etienne de l'IEP avec la projection du film de François Rabaté, **Place publique. Regards croisés sur la politique**, suivie d'un débat en présence de son réalisateur. Cette rencontre nous a permis de découvrir son regard affûté sur l'envers du décor de la campagne municipale à Béziers en 2014. Le film raconte une candidature atypique marquée du sceau du « populisme » (la campagne et la victoire du candidat Robert Ménard, soutenu par le Front National) en plaçant la caméra et le micro sur « la Place Publique », c'est à dire à l'écoute des habitants. Le film est alimenté de rencontres et de témoignages désenchantés qui suggèrent un profond déphasage entre notre rapport individuel à la chose publique et le discours des politiques tel qu'il est rapporté par les médias. Nous avons proposé cette entrée « sensible » sur les passions électorales parce qu'il nous a semblé que François Rabaté mettait en scène avec talent la double question des passions électorales et du désenchantement en politique.

Ensuite en introduction de la rencontre scientifique avec une courte séquence du film **Le Président** (Yves Jeuland, 2010). Cet extrait concerne le passage où le candidat-sortant Georges Frêche (nous sommes au cœur des élections régionales de 2010 en Languedoc-Roussillon) explique devant une salle comble les raisons de son engagement en politique. La scène nous parle à double titre des larmes du pouvoir : celles qui coulent sur la joue de l'orateur à l'évocation de sa « tendresse » en politique (même si « les assassinats sont la norme ») et celles qu'il avoue verser au fil de ses combats politiques (ne man-



quez pas la fin de l'extrait lorsque Georges Frèche conclut « Moi je tue toujours le premier. Et après je pleure ». Nous avons invité Yves Jeuland en 2011 lors du 12^{ème} Congrès de l'AFSP à Strasbourg et la rencontre avait donné lieu à une discussion passionnante sur les façons de mettre en image les ressorts émotionnels de la politique dans la région Languedoc-Roussillon ou ailleurs. C'était déjà l'occasion pour nous de souligner que la recherche en science politique ne peut pas faire abstraction de la densité émotionnelle dans l'appréhension de la politique. Ce défi est placé au centre de la section 8 avec des questions qui portent à la fois sur la collecte des données, sur leur objectivation et sur leur théorisation.

2. Quand émotion rime avec opinions, étatisation, politisation, médiatisation...

Alain Faure et Emmanuel Négrier présentent les six premières communications en lien avec des enjeux de mobilisation en rappelant l'intrigue propre à chaque papier :

- Christophe Traïni étudie le lien à la politique des militants de la cause animale en focalisant l'attention sur les associations situés sur l'échiquier politique,
- Coline Salaris détaille le travail de sensibilisation réalisé par les associations de défense des victimes du Distilbene,
- Consuelo Biskupovic enquête sur la dynamique affective de militants mobilisés sur la défense d'une forêt au Chili,
- Mathilde Arrigoni retrace et décrypte la carrière de trois militantes au filtre de leur prime socialisation,
- Alice Simon s'intéresse à la façon dont les émotions permettent de convertir ou de légitimer des convictions en opinions chez l'enfant,
- Juliette Fontaine analyse l'obéissance des instituteurs sous Vichy au filtre de leurs sentiments parentaux.

Sophie Wahnich et Christian Le Bart proposent ensuite une série de commentaires et questions permettant tout à la fois de discuter les 6 papiers et de formuler quelques remarques transversales. On retiendra que la première se réjouit de la tenue de cette section thématique qui permet de poursuivre les travaux pionniers en sociohistoire et ainsi revenir sur des écrits fondateurs (notamment Elias et Weber) mais en oubliant curieusement d'autres (ceux de Marcel Mauss par exemple). Sophie Wahnich note aussi l'équation classique dedans/dehors avec la difficulté méthodologique liée à des matériaux majoritairement alimentés par des entretiens individualisés, ce qui entraîne les analystes sur les registres de l'intime traditionnellement explorés par la psychologie et la psychanalyse. La question de savoir si la science politique peut éclairer le débat sur la densité affective du politique reste ouverte. Le second souligne la diversité des entrées proposées sur la colère et l'admiration ainsi que la place inédite (en science politique) concernant les enfants et l'enfance. Il note avec intérêt que les « sensibilités primordiales » occupent une place explicative conséquente. Comme Sophie Wahnich, il questionne le biais méthodologique lié au fait de saisir les émotions via des entretiens, à partir de discours « qui évoquent les émotions plus qu'ils ne les expriment ». Cette rhétorique de l'émo-

tion favorise un rapport brouillé à la rationalité, au risque d'un enfermement daté ou de causalités hétéroclites (dans les papiers, l'émotion rime successivement avec opinions, institutions, régulation, étatisation, médiatisation, politisation...). Les émotions permettent de faire tenir ensemble des arguments disparates, mais comment tirer parti de ces articulations au-delà de l'artifice et à partir d'une approche contextualisée ?

S'en suit une discussion fournie avec les communicants et la salle, notamment autour de défis de type méthodologique pour la collecte de données et leur conceptualisation. La sociologie des mobilisations ouvre par exemple une voie stimulante en étudiant le rôle des « dispositifs » à partir d'enquêtes comparatives. Des questions restent en suspens, notamment celle concernant la place de l'équation émotionnelle et son historicité : en quoi peut-on parler de « tournant émotionnel ». Nous les retrouvons dans les débats suivants.

3. L'action publique et ses mises à l'épreuve émotionnelles

La deuxième séquence met en débat les communications discutant la place des émotions dans l'action publique. Alain Faure et Emmanuel Négrier résument en introduction les 8 intrigues en débat :

- Jean-Yves Trépos étudie les émotions dans les cités dites « sensibles » en décrivant la « sensibilisation à bas bruit » des jeunes qui racontent leurs peurs et leurs fiertés ,
- Florence Delmotte, Heidi Mercenier et Virginie Van Ingelgom s'intéressent au désengagement des jeunes sur l'idée européenne en relevant trois défis analytiques,
- Renaud Hourcade étudie les débats sur la création du mémorial d'abolition de l'esclavage à Nantes, et notamment les injonctions émotionnelles de cette « mémoire difficile »,
- Véronique Dassié étudie la reformulation des valeurs opérée par le Château de Versailles suite aux émotions suscitées lors de la grande tempête de 1999 sur le parc,
- Gérôme Truc étudie les messages internet suite aux attentats du 11 mars 2004 à Madrid pour pointer des récurrences sur les lieux, les dates anniversaires et les expériences,
- Nicolas Fischer décrypte le travail émotionnel des associations au sein des centres de rétention administrative pour étrangers,
- Janine Barbot et Nicolas Dodier étudient le jeu assumé sur les sentiments opéré par les avocats lors du procès de l'hormone de croissance en 2008 et 2010,
- Thibault Jeandemange montre comment les clips des campagnes présidentielles de 1981 à 2012 sont construits sur des « grammaires musicales » précisément codifiées.

C'est au tour de **Crystal Cordell** et **Christophe Traïni** d'essayer une lecture critique transversale. La première, sensibilisée à la question des émotions à partir des œuvres d'Aristote, pointe trois équations de discussion chez les philosophes sur lesquelles les communications ouvrent des perspectives stimulantes : les relations entre l'individuel et le collectif (le particulier et l'universel, le « moi » et l'humanité) ; la recherche de la (ou des) vérité(s) (la « communauté passionnelle » dans les procès, *l'illusio* du bien commun, la mémoire traumatique comme vérité historique) ; la dichotomie entre la raison et l'émotion (les communautés de croyance comme la famille ou le quartier, le sentiment d'appartenance sur le cas européen). Le second se propose de discuter la valeur heuristique d'une prise en compte des émotions dans l'action publique à la lecture des huit communications. Les travaux ont pour point commun de montrer comment les émotions s'insèrent dans des procédures très codifiées, comment elles structurent même des instruments et des ressources. Cette *mise à l'épreuve* implique des savoir faire qui font écho aux savoirs concernant le « travail émotionnel » et la modulation des états affectifs, mais les résultats vont au-delà en décrivant des dynamiques qui ne sont pas seulement fonctionnelles. A chaque fois, il y a interaction avec une pluralité d'interprétation et chaque catégorie d'acteurs alimente, de façon contingente, son instrumentalisation des émotions à partir d'outils spécifiques d'expertise. Il apparaît donc que les émotions conditionnent les processus de légitimation dans l'action publique sur le double registre de l'encadrement et de la mise à distance. Christophe Traïni revient en conclusion sur le défi méthodologique évoqué lors de la séquence sur les mobilisations à propos de l'utilisation des entretiens personnalisés, et le risque qu'elle comporte de ne repérer que des procédures de justification. La question consistant à savoir si les émotions transforment les procédures d'action publique reste entière !

Les communicants entrent ensuite dans les débats en revenant tous sur le côté exploratoire de leur démarche. Chacun dans leur style, les auteurs reconnaissent et assument les bricolages engagés pour mesurer la coloration émotionnelle de l'action publique sur l'argument qu'il leur semble important de prendre en compte des résultats (des tendances, des ruptures, des infléchissements) peu ou mal expliqués à partir des entrées classiques sur l'analyse des politiques publiques. A cet égard, plusieurs travaux insistent sur la haute densité symbolique de certaines politiques en suggérant que la mise en scène des émotions constitue parfois une véritable ressource de gouvernementalité. Enfin, certains reviennent sur la limite des matériaux discursifs pour étudier les ressentiments émotionnels en situation (un événement, un drame, une situation collective) et appellent à une diversification des sources de collecte de données.

4. Le leadership, les idées reçues et les montées en généralités abusives

La troisième séquence, consacrée le lendemain au lien entre émotions et leadership, met en discussion les neuf derniers papiers de la section :

- Crystal Cordell discute l'opposition entre passions viriles et émotions féminines en explorant les interprétations philosophiques des notions d'action, de politesse et de patriotisme,
- Clément Arambourou adopte la même entrée *genrée* pour étudier deux ouvrages d'hommes politiques qui se drapent dans

les « habits neufs » des émotions,

- Maurice Olive étudie les « maires en colère » suite à une récente réforme en décryptant les positions, les prédispositions et les épreuves qui expliquent le processus d'indignation,
- Laurent Godmer suit une campagne électorale en 2014 dans un arrondissement parisien pour identifier les « joies de basse intensité » qui alimentent la dramaturgie de campagne,
- Carole Bachelot s'intéresse au « façonnage institutionnel » des émotions pour les leaders du PS montrant à la fois une mise à distance des affects et un dévouement personnalisé,
- Rudy Bessard décrypte « les mystères du pouvoir » en Polynésie française en détaillant le répertoire émotionnel de Gaston Flosse et ses ressorts en termes de domination,
- Marie Brossier questionne la place des affects diffusés par la famille et la parenté en contexte africain dans l'organisation du pouvoir et de l'hérédité en politique,
- Jordi Gomez analyse l'identité catalane comme ressource et comme recours en cherchant à mesurer le biais émotionnel pour enrichir la relation d'identification,
- Thierry Paulmier défend l'hypothèse « homo emoticus » des individus luttant contre le sentiment d'infériorité autour des travaux d'Alfred Adler.

Florence Delmotte ouvre les commentaires en assumant une lecture située théoriquement du côté des travaux d'Elias mais en considérant avec curiosité les contributions qui sont loin de cette tradition analytique. En retenant une perspective « continuiste » (c'est à dire « visant à dépasser les antithèses figées opposant raison et sentiment, individu et société, ordre et changement, politique et social »), elle constate avec intérêt que plusieurs communications questionnent des catégories structurantes (masculin/féminin, civil/domestique, raison/émotion, émotion/passion, violence/peur/crainte, local/global, élites/masse, verbal/non verbal...). Ces réflexions participent d'un double mouvement puisque les émotions pèsent sur le leadership tandis que le leadership conditionne la revalorisation de certains affects. A cet égard, il apparaît que le regard sur le politique est souvent décentré. Florence Delmotte identifie un certain nombre d'idées reçues qui sont bousculées, que ce soit sur le partage entre les passions et la raison, sur le contrôle des affects par « efféminement » et par « informalisation », sur l'expression des émotions chez les élites, sur l'émotion comme « ressource conditionnée », sur l'imbriication de l'intime et du politique... Le dernier étonnement, et non des moindres, concerne le constat que les émotions jouent en négatif mais aussi en positif dans les engagements politiques. **Philippe Braud** prolonge cet exercice de considérations transversales en privilégiant deux entrées. D'une part, il estime que les travaux confirment « qu'il n'y a aucune activité cognitive de nos comportements et de nos opinions qui ne soit émotionnellement colorée ». Cependant, s'il semble acquis que les émotions sont socialement



les instruments de mesure de la « densité émotionnelle », sur la facette non coercitive du pouvoir révélée par les émotions, sur les conditions d'étude des émotions non exprimées...

5. Le clair obscur des introspections pluridisciplinaires

La dernière séquence est introduite par Alain Faure qui fait le point, au nom des organisateurs, sur les vertus du *cafouillage collectif* souligné par Philippe Braud. En s'inspirant de la méthode par propositions défendue avec talent par la *dream team* bruxelloise (Florence Delmotte, Heidi Mercenier & Virginie Van Ingelgom), il avance trois axiomes prospectifs :

- L'étude de l'émotion en politique propose un chemin de l'individu à l'ensemble.

Penser l'émotion en politique, c'est s'engager dans un processus dialectique balisé par des repères extrêmes : l'intime et le collectif, le corporel et le discursif, le spontané et le construit, l'aveuglant et le souterrain, le in- et le hors-institution, le spatial et le temporel... La valeur ajoutée de l'entrée par les émotions, précisément, c'est d'étudier les éléments qui relient ces pôles, et c'est peut-être même faire l'hypothèse que l'on trouve, dans ces grands écarts, les fondements de la domination, qu'elle soit ou non coercitive.

- L'émotion dit l'interpénétration du savant et du politique.

La voie a été ouverte par Christophe Traini : il faut envisager une reformulation du rapport de l'expertise au politique, ce qui implique un travail de clarification sur les techniques, les outils et les concepts qui mettent en perspective et en comparaison les émotions. Deux défis sont notamment souvent revenus dans les débats : d'une part la mesure de l'intensité émotionnelle et d'autre part le pouvoir du langage. Sur ce second point, il semble que les récits passionnés constituent, en tant que tels, des ressources politiques apparemment très prégnantes. En passant, il faut souligner que l'on bute ici sur un défi méthodologique unanimement discuté concernant le décryptage du matériau constitué par les entretiens semi-directifs.

- L'hypothèse d'un *tournant émotionnel* doit être reconsidérée et documentée.

La question avait été annoncée en ouverture dans la rencontre mais elle a été plutôt mise de côté pendant ces deux journées. En même, les interventions sur l'historicité des faits sociaux ont occupé une place centrale dans les échanges. La fabrique du politique se saisit-il différemment des émotions selon les époques, selon les cycles et selon les périodes ? Voit-on émerger une démocratie de type pulsionnelle dans les métropoles avec la montée en puissance des dispositifs participatifs ? L'hypothèse d'un *affective turn* est

et culturellement situées, faut-il en conclure qu'il n'y a pas d'émotion universelle et que chaque période conditionne l'activité émotionnelle ? Philippe Braud conteste ce raccourci analytique en rappelant que les sciences sociales doivent se concentrer sur les modes d'expression et de production des émotions (leur valorisation, leur prescription, leur visibilité, leur médiatisation...). D'autre part, il défend la posture scientifique selon laquelle il n'est pas pertinent de parler des émotions en général ou même DES émotions. Le travers est peu présent dans les communications écrites mais le danger est bien réel : les montées en généralité impliquent d'évoquer la dimension émotionnelle qui s'attache à des discours, à des comportements, à des dispositifs, à des sensibilités, à des formations historiques. Les communications illustrent un clivage entre ceux qui placent la focale sur l'individu, ceux qui privilégient le formatage social, ceux qui travaillent « l'articulation des instances »... Philippe Braud y décèle des entreprises intellectuelles prometteuses d'une part sur les gains et les coûts émotionnels socialement construits (l'estime de soi, la popularité, la légitimité...) et d'autre part sur la politique symbolique liée aux représentations de modèles de gouvernement. Pour conclure, l'auteur des *délices démocratiques* fait le constat que nous traversons, collectivement, une période de « cafouillage cognitif » concernant la discussion scientifique sur la place des émotions dans la politique et que la section thématique possède, dans ce contexte, une fonction salutaire.

Les interventions des communicants et de la salle permettent de constater une série de nuances et parfois de clivages qui prolongent le débat ouvert par Florence Delmotte et Philippe Braud sur le rôle des sciences sociales dans l'étude des émotions en politique. Des pistes sont ouvertes sur la sexualisation de la politique, sur les émotions qui construisent positivement les menaces et les frontières, sur l'articulation entre la sincérité et l'instrumentation, sur l'administration de la preuve émotionnelle, sur les passerelles impossibles et pourtant nécessaires entre différentes grilles de lecture sociologique, sur les fondations anthropologiques différenciées du pouvoir et les risques culturalistes, sur le sentiment de fierté comme mécanisme de défense, sur une théorisation universelle basée sur les neurosciences, sur

présente dans presque toutes les disciplines en sciences sociales, elle doit aussi être argumentée en science politique, fut-ce pour la réfuter.

Pour prolonger la discussion sur ces axiomes qui rappellent un peu la quête du clair-obscur chère à Paul Eluard, la parole est donnée successivement à huit « grands témoins ». **Philippe Braud** ouvre le bal en revenant sur le rapport entre psychologie et science politique, soulignant que l'étude des dimensions émotionnelles suppose que le premier champ s'intéresse à l'origine des émotions, à leur production dans les appareils mentaux, et que le second se concentre plus sur les modes d'expression des émotions, leur production sociale, leur formatage socioculturel et leurs effets, bref les chaînes d'interaction en présence. « Laissons aux psychologues l'étude des émotions ressenties et concentrons-nous sur les émotions affichées et perçues, sur les complexes mécanismes d'exacerbation ou de modération à l'œuvre », conclut le sociologue. Certes, le politiste peut emprunter des catégories à des disciplines voisines mais « le savoir progresse par spécialisation ». **Sophie Wahnich** prolonge le questionnement sur la pluridisciplinarité en rappelant les strates qui composent la discipline de science politique. Face au vertige et à l'ivresse dont témoigne parfois le foisonnement actuel des analyses sur les émotions, il faut revenir à la tradition un peu faussée des Lumières sur le gouvernement par la raison en privilégiant la « raison sensible » chère à Condorcet (n'oublions pas que les émotions ont historiquement été perçues dans leur dimension destructrice depuis les guerres civiles du 17^{ème} siècle). L'entrée par les émotions questionne la démocratie et la légitimité du pouvoir coercitif. A titre prospectif, Sophie Wahnich pointe trois terrains d'analyse propices à une fertilisation des travaux sur les émotions politiques : la question religieuse (notamment les processus de radicalisation), la fragilité du lien social en démocratie (notamment l'individualisme contemporain), enfin l'équation manipulation/régulation des émotions pour maintenir le lien social (notamment via les arts, la musique ou « l'amour du bien public »).

La table ronde accueille aussi trois animateurs de la section thématique 9 intitulée « A quoi sert la psychologie politique ? » **Georges Marcus**, **Yves Schemeil** et **Jean-Louis Marie** présentent tour à tour une série d'arguments sur l'utilité des recherches en psychologie expérimentale dans l'analyse des opinions et des comportements politiques. George Marcus insiste sur les avancées concernant le fonctionnement du cerveau sur les ressorts émotifs de la pensée. Jean-Louis Marie souligne les problèmes non résolus concernant une définition commune de l'objet et s'inquiète de la démarche dominante sur le sujet (l'entretien et les écrits) alors que l'émotion est d'abord un phénomène physiologique. Il manque des travaux sur les « flux de conscience ». En science cognitive dans une perspective positiviste, on peut mesurer les émotions et leur lien avec les opinions et les comportements, de façon expérimentale. Il réfute la « psychologie du sens commun », lui préférant un réductionnisme méthodologique. Il souligne pour conclure le danger qu'il y aurait à considérer que les émotions produisent de l'authenticité en sous-estimant de facto les jeux de pouvoir en présence. Enfin Yves Schemeil insiste aussi sur l'impression de « fourre-tout » dans les communications sur la question émotionnelle, alors que des travaux de référence balisent l'équation en science politique. A cet égard, il semble acquis que la psychologie permet d'étudier la valence et l'intensité des émotions sur un mode psychosociologique précis. Pour la science politique, dès lors que plus personne ne conteste les imbrications entre la raison et l'émotion, il faut sans doute concentrer les travaux sur le contrôle des émotions et sur les émotions mobilisées dans la justification de l'action.

Enfin il appelle à des travaux permettant « d'apprécier la contribution nette des émotions par rapport à l'idéologie et à la cognition ».

Christophe Traini s'interroge sur les éléments cumulatifs de la section, cherchant les dénominateurs communs par delà la grande diversité des contributions. Le plus visible concerne l'importance de la mise en perspective historique (par exemple dans les manifestations de la violence ou de la vengeance, très peu présentes dans les enquêtes contemporaines). Les émotions dites « de basse intensité » méritent attention même si leur décryptage est plus subtil. Une autre tendance concerne l'injonction à la compassion, avec des connections éclairantes sur des dispositifs d'action publique. L'informalisation est une autre tendance (l'idée d'un relâchement du contrôle) que l'on retrouve autant chez les électeurs que chez les élus. Le fait que l'émotion devienne un objet académique participe de cette tendance (comme dans de nombreux milieux socioprofessionnels), nous invitant à la prudence sur l'hypothèse (en vogue) d'un nouveau paradigme scientifique.

Crystal Cordell liste d'abord quelques enjeux prégnants qui ont éclairé pour elle les échanges des deux journées: le rôle des émotions dans la formation des identités, les émotions comme techniques de pouvoir, l'émotion productrice de légitimité, la contextualisation sociale des émotions... La philosophe insiste ensuite sur une double tentation à laquelle il faut résister : d'une part réduire les grands auteurs à un contexte historique, d'autre part ignorer la contextualisation sociale des grands débats philosophiques. Le dialogue de la philosophie et des sciences sociales est une voie constructive qui annonce, avec la question de la place des émotions dans la politique, des collaborations prometteuses.

Florence Delmotte approuve les mains tendues suggérées pendant deux jours en soutenant l'idée que « les politistes ont besoin de psychologues, de philosophes et d'historiens », bref « une interdisciplinarité intelligente et ouverte aux disciplines qui se sont parfois construites dans un rapport d'opposition ». Du coup l'injonction à la spécialisation défendue par Philippe Braud ne lui semble pas nécessairement la voie la plus féconde, au sens où les « généralistes » permettent aussi de rendre intelligible les résultats produits sur des micro-terrains disciplinaires. Dans le même ordre d'idées, les travaux sur des « hypothèses plausibles » méritent d'être assumées, fut-ce en contestant certains résultats sur la causalité dans la psychologie expérimentale. Enfin, il manque sans doute un travail de réflexivité sur la normativité de nos travaux et même la place de nos émotions dans le travail scientifique. Florence Delmotte passe la parole à sa collègue d'écriture Virginie Van Ingelgom pour un témoignage complémentaire sur l'indifférence. Cette dernière souligne que la « non émotion » en politique constitue en creux un objet d'étude.

Les interventions dans la salle permettent de lancer quelques ultimes débats sur l'absence d'Émile Durkheim, sur la vie émotionnelle des nourrissons (tressaillement, rage et détente) ou encore sur les modèles de Hobbes et de Machiavel (peur et admiration)... Emmanuel Négrier conclut les échanges en annonçant le projet d'une suite éditoriale (un ouvrage numérique ?) qui tentera de conserver tout en la prolongeant la texture particulièrement convivialo-réflexive de ces deux journées d'échanges. La *boîte de dialogue* est ouverte !